

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 4

Artikel: Lausanne en hiver
Autor: Z., Léonard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 janvier 1914 : Lausanne en hiver. — Onna recette po ava dei tehivrés à bon martzi (Mérine). — A propos du 24 janvier 1798 (L. Mogeon) (A suivre). — Comment on devient artilleur (M.-E. T.). — La saocesse ao « tzergetzet. — Vaudois d'en-là!

LAUSANNE EN HIVER

Je me proposais d'écrire quelque chose sur ce sujet de circonstance, écrit le rédacteur du *Nouveliste vaudois*, dans le numéro du 30 décembre 1825, quand deux amis, comme s'ils s'étaient donné le mot pour m'en éviter la peine, m'ont envoyé, l'un d'Aigle, l'autre de Paris, les lettres suivantes que j'ai reçues en même temps. J'espère qu'ils voudront bien m'excuser de les avoir rendues publiques. J'ai supprimé certains passages personnels, et j'ai pareillement omis ce qui n'intéressait que moi.

Aigle, 15 novembre 1825.

Que vous êtes heureux, mon cher Léonard, de passer l'hiver dans la capitale! Sentez-vous bien votre bonheur? Non. Il faudrait pour cela que vous eussiez été quelque temps à ma place. Il faudrait que, comme moi, vous n'eussiez eu pour traverser la mauvaise saison, qu'un fusil de chasse, une pipe et une bouteille d'Yvorne au coin du feu. Il est des gens à qui cela suffit. Il en est même qui regarderaient comme des maux tous les biens qu'on voudrait ajouter à ceux-là. Mais moi, qui étais fait pour la société, moi qui ai la passion du bruyant, du nouveau, je ne sais qui me tient que je ne me transporte demain au grand centre, à Lausanne. Malheureusement la force d'inertie est la seule qui reste à notre âge. Je reste à Aigle aujourd'hui, parce que j'y étais hier, j'y resterai probablement demain, parce que j'y suis aujourd'hui.

Notre correspondance du moins me console et me distrait un peu, mais souvent je manque de matériaux. Que vous dire, en effet? Que j'ai tué avant-hier deux bécasses et trois hâltrans? Que les vaches sont descendues de la montagne plus tôt que de coutume? Cela vous intéresserait fort peu. Je veux donc aujourd'hui, si vous le permettez, vous faire, ou plutôt me faire un tableau des réjouissances qui vous attendent cet hiver à Lausanne. Je vous aime assez pour prendre plaisir à tracer une esquisse de votre bonheur. Vous avez vos plaisirs d'habitude et vos plaisirs d'*extra*. Commençons par les premiers. Tous les jours vous déjeunez au coin de votre feu, près de cette fenêtre de laquelle vous pouvez voir, de deux coups d'œil, le clocher d'Aigle et le fort de l'Écluse. Si le temps est mauvais, vous passez le temps avec vos livres. Vous lisez, vous composez. Si le temps est beau, vous avez des promenades *bien peuplées*; vous avez les visites à vos amis, le Cercle littéraire enfin : vingt-sept journaux politiques ou scientifiques! Quel trésor! Vous êtes au fait des nouvelles des quatre parties du monde bien plus vite et bien plus en détail que moi. Vos

lectures achevées, vous entamez quelque discussion au coin du feu, avec vos citoyens les plus savants. Voilà de quoi laisser venir l'heure du dîner, sans qu'on s'aperçoive que la matinée est bien longue.

Le soir vous faites quelquefois dans ce beau cercle de la Palud votre partie de billard; quelquefois aussi celle de wisk avec Madame de... et Mademoiselle de... qui sont bien les femmes les plus aimables du monde. Là, vous apprenez les nouvelles du coin, beaucoup plus intéressantes dans une grande ville comme Lausanne. Vous êtes le premier informé des opérations du gouvernement, des places données et de celles à donner, des raisons qui ont fait nommer celui-ci, rejeter celui-là, etc., etc.

Parlerai-je des concerts de la maison de ville, qui seront bientôt ceux du Casino? N'êtes-vous pas trop heureux encore qu'une réunion d'amateurs habiles veuille bien vous associer à ces plaisirs? Vous ne dansez plus depuis quarante ans environ, mais les *redoutes* n'en n'ont pas moins de grands attraits pour vous. Votre cœur expansif sait se réjouir de la joie d'autrui, et vos petites nièces, qui sont l'ornement des bals de la capitale, vous intéressent sans doute à leurs succès.

Etes-vous gastronome? Oui, vous l'êtes, il m'en souvient bien. Eh bien! tout ce qu'il y a de plus exquis dans le canton de Vaud n'afflue-t-il pas dans vos marchés? Pour vous est le gibier le plus rare; pour vous sont les fruits les plus beaux, pour vous les légumes les plus fins. Vous avez des cuisiniers pour apprêter tout cela, et des convives aimables pour le savourer avec vous. L'eau m'en vient à la bouche, et si je prolongeais davantage cette description, je crois que j'irais vous l'apporter moi-même, et que j'abandonnerais pour jamais mon fusil, mes chiens, mes voisins et les rives de la Grande-Eau, pour aller chercher le véritable bonheur, qui n'existe que dans la ville aux trois collines.

Adieu, cher ami, recevez, etc.

*

Paris, le 12 novembre 1825.

Que je vous plains, mon pauvre Léonard! L'hiver s'avance, et je ne puis songer sans effroi que vous l'attendez de pied ferme, dans une petite ville de Suisse, au milieu des Alpes et des glaces éternelles. Vous serez donc enfermé comme la marmotte, et si vous ne le passez pas comme elle, le temps vous paraîtra bien long. Aussi je ne comprends pas votre opiniâtreté. Paris et moi nous vous tendons les bras, et vous affectez de nous dédaigner. Quand la nature est morte, il faut se réfugier au sein des plaisirs, si l'on ne veut comme elle tomber en langueur. Je ne puis concevoir qu'en hiver Paris ne soit pas le rendez-vous général du genre humain.

Pauvre provincial, qu'avez-vous alors pour vous distraire tout le long du jour? Vos quatre repas, et c'est sans doute pour tuer le temps que chez vous on se met tant de fois à table.

Vous avez encore quelques journaux. Mais quand? lorsque nous avons oublié l'événement dont ils vous occupent. Ajoutez à cela quelques comédiens ambulants, les cartes et la médecine, et nous aurons fait la modique somme des jouissances que vous pouvez espérer vous vous procurer.

J'aimerais mieux, si j'étais que vous, vivre tout de bon en sauvage, et si je n'habitais pas la grande ville, je renoncerais à toutes les autres. Oui, la campagne la plus isolée, une ferme, un chalet me conviendrait mieux qu'une villette où l'on éprouve sans dédommagement toute la gêne de la société. Je conçois au contraire que certains esprits se trouvent bien d'une existence tout à fait indépendante, et, s'il fallait choisir, j'aimerais mieux être le pasteur de Meyringen que l'avoyer de Berne. Hier j'assistais encore à la représentation de la *Petite ville*. Croiriez-vous, cher ami, que j'en ai pleuré; oui, pleuré de compassion. Je songeais à vous. Je vous le répéterai sans cesse avec un poète :

On ne vit qu'à Paris et l'on végète ailleurs

Ici tout est grand, jusqu'aux nouvelles de l'*endroit*, puisqu'elles intéressent l'univers. Ici tout se meut, s'agite, quelquefois se bouleverse. Et c'est ce qu'il faut pour qu'on se sente vivre. Si je voulais me représenter la terre sous la figure d'un être animé, Paris en serait la tête ou le cœur. Lausanne pourrait bien n'être qu'un petit coin du talon.

Agrérez, cher ami, l'expression, etc.

*

Je laisse à mes lecteurs, déclare le rédacteur du *Nouveliste* de 1825, le soin de faire les réflexions qu'ils voudront, sur ces deux lettres si contrastantes. Pour moi, qui ne me soucie point d'être un objet d'envie ou de pitié pour personne, j'enverrai à mon ami d'Aigle la lettre de celui de Paris, et au Parisien celle de mon ami d'Aigle. Ils apprendront qu'ils exagéraient, chacun dans leur sens; l'un cessera, je l'espère, de se plaindre, et l'autre ne me plaindra plus.

Léonard Z.

*

Ajoutons que Lausanne avait à peine 14,000 habitants en 1825. Aujourd'hui, elle en compte plus de 74,000. Quant aux occasions de se distraire, si elles étaient rares il y a 90 ans, elles ne manquent pas précisément en 1914. Depuis huit jours, les Lausannois ont eu sept représentations données au Théâtre (quatre par la troupe de M. Bonarel, deux par les étudiants de Stella, une par M^{me} Réjane et les artistes de son théâtre), neuf spectacles au Kursaal, autant à chacun des quatre cinématographes, une soirée dramatique et musicale au Casino de Montbenon, un assaut d'escrime au même local, deux concerts à la Maison du Peuple, un concert à la Cathédrale, un concert encore au Théâtre et à l'École populaire de musique, sans compter les concerts quotidiens des salons de thé, crémeries et grands restaurants. Des conférences leur ont été faites au Palais de Rumine

et à la Maison du Peuple. Dimanche, ils ont assisté au départ du ballon *Léman*. Nous ne parlons que pour mémoire des réunions des nombreuses sociétés, des parties de patinage à Sauvabelin ou à Ste-Catherine, des orchestres jouant toutes les après-midi dans les grands hôtels ou à la rue. Avec tout cela, les habitants de la « ville aux trois collines » connaissent-ils le véritable bonheur que leur envie l'auteur de la première des lettres ci-dessus? L'un d'eux serait bien aimable de nous le dire.

ONNA RECETTE PO AVA DEI

TCHIVRÈS A BON MARTZI

Po ava dei tchivrès à bon comptou, vo faut vo protuira on part de sola tot batteint naovou et pu, on dzo de fare de tchivrès, vo vo guetta on bon lulu, on bocon benet, que reintro à l'otto avoué ienna de cliaux bités que l'a atzeta.

Adan vo peidè ion de voutrè sola chu la tserairè; lou gaillà à la tchivré vouèté lou sola, lou ramassé ein lou bein guegnieint et sé chondzou: « *Que faut le fèrè de ci sola? se lè iava pive lou par* ». Et fot bas ci que l'a ramassa pive le l'irè solet.

Peindeint ci teim vo z'alla mettré l'autrou sola trei ceint mètres plie lien.

Quand noutron cò vâi ci secon sola, iattatzé sa tchivra à n'on bosson, ao bô dé la route pô allâ tchertzi lou premi que l'avâi lessi.

Alô vo d'étatzidè la bîta et vos alladè la catzi.

Quand l'imbécilou revindret, la tchivra saret l'ava et po ne pa reintra bredouille tsi li, cà l'arai trou vergogne, ie retorné vitou ein-atzeta on n'atra; vos allâ vos einfata d'errai on tierdou, liein dao tsemin et quand passé avoué la seconda bîta, vo fèdè: bèè... è, bèè... è et mon cò que crèi que l'è la premiere tchivra que bramé attatzé la seconda pô corri aprè l'atra.

Peindeint que cort, vo preindè la bîta et vos ein ai dinche d'uvé à bon comptou.

Se vo volliai asseyi ma recetta, vo pouèdè; l'est facile, mâ pas tant honnita et vo la récoumandou pas. Lè on coup pô rirré. On moment de vergogne lè vitou passa!

MÉRINE.

A PROPOS DU 24 JANVIER 1798

(Cinquième article).

On voudrait lire noir sur blanc et non seulement entre les lignes de la proclamation du 24 janvier: « A partir d'aujourd'hui, la République lémanique est proclamée, nous ne sommes plus des sujets bernois ». La pensée y est toutefois, elle est en train de mûrir; le soleil brille, l'arbre s'épanouit; on y cueille déjà la liberté. Au surplus, les pasteurs ne rient plus pour LL. EE., les séances de l'Assemblée provisoire se tiennent dès le 26 au Château et les baillis s'en retournent les uns après les autres vers l'ours de Berne. Ils ne se pressent pas tous, ils conservent encore des illusions, et le Vaudois sera encore sollicité, le jour même où l'Assemblée provisoire adoptera le projet de constitution helvétique, de ne pas faire bande à part.

Le protocole de l'Assemblée provisoire, séance du 27 janvier, indique les dispositions prises; elles ne manquent pas de cette bienveillance innée que l'on rencontre volontiers chez les Vaudois bon teint.

« Considéré que la mission des baillis dans le Pays de Vaud est finie; que leur résidence prolongée dans ces circonstances ne peut qu'être excessivement pénible pour eux et inutile pour nous; nous les invitons, pour prévenir de majeurs inconvénients, à se retirer immédiatement; et quant à leurs meubles, effets et autres qui pourraient les retenir et prolonger leur sé-

jour, l'Assemblée provisoire des représentants du Pays de Vaud leur fait déclarer qu'ils pourront librement et sans entrave les faire expédier ainsi qu'il leur conviendra... »

Le même jour, forte des sentiments qui animent tous ses membres et bien décidée à persister dans la voie, « l'Assemblée déclare d'une manière solennelle et à l'unanimité que dans la carrière nouvelle où elle se trouve engagée pour établir un nouveau gouvernement à la place du gouvernement bernois qui vient de finir elle a fermement résolu de ne porter atteinte à la personne et à la propriété d'anciens Bernois et d'employer tous ses efforts pour le maintien de la religion, des lois et des magistratures, ainsi que des propriétés de quelque espèce qu'elles soient... »

IV

Sur ces entrefaites, l'incident fort connu de Thierrens se produisit. Le général Ménard ordonne à Rampon, qui attend ses ordres de l'autre côté du lac, de s'embarquer avec ses soldats. Lui-même arriva à Lausanne, le 29 janvier. Les Vaudois hébergent les Français, ce qui ne va pas sans procurer quelques embarras financiers; une demande de fr. 700,000 est formulée par nos libérateurs; l'Assemblée provisoire casse et le sel renchérit de demi-batz par livre, ce qui ne pouvait manquer d'avoir quelque fâcheuse répercussion sur l'enthousiasme populaire. Durant quelques jours, les comités de surveillance ont fort à faire et reçoivent des rapports pessimistes de certaines parties du pays. Le moment psychologique arrive. Berne tire ses dernières cartouches. Une œuvre législative va mettre fin à toute incertitude et fonder ce canton du Léman qui devait, le 14 avril 1803, après une nouvelle période agitée, — nous n'en parlons pas ici, — devenir le canton de Vaud. (La fin, samedi).

L. MOGEON.

Les Etrennes merveilleuses. Almanach Keepsake pour 1914: Souvenir d'amitié et de fête. — Un superbe volume avec 28 gravures en couleurs fr. 3.50. Librairie Payot & Co, Lausanne — Paris et chez tous les libraires.

Les Etrennes merveilleuses peuvent être offertes toute l'année à ceux qui aiment les beaux livres. C'est le livre de toutes les fêtes. N'est-ce pas, en effet, le livre d'or de la littérature contemporaine?

Les écrivains les plus célèbres et les plus aimés se sont réunis pour faire de ce magnifique ouvrage un petit musée de chefs-d'œuvre littéraires. Chacun y a apporté sa pierre, et toutes sont des pierres précieuses. L'esprit et les yeux sont en perpétuel enchantement.

28 héliogravures et gravures en couleurs ornent la prose et les vers de Henri Lavedan, Ed. Rostand, H. de Régnier, Anatole France, H. Bordeaux, Maurice Donnay, Victor Tissot, A. Capus, Dr L. Bourget, René Bazin, Marcel Prévost, etc.

Ce livre de haute tenue littéraire et d'une exécution artistique vraiment admirable, chef-d'œuvre de la typographie suisse, est digne de la place d'honneur, tout particulièrement dans la bibliothèque des jeunes gens et des jeunes filles.

COMMENT ON DEVIENT ARTILLEUR

Ce soir-là, entre vieux camarades, nous nous remémorions nos souvenirs d'enfance. Chacun y était allé de sa petite anecdote. Seul Orgelet, si gai et si communicatif d'ordinaire, était demeuré silencieux.

— La parole est à Orgelet! s'écrie quelqu'un. Et tous d'applaudir.

— Soit, répondit l'interpellé! Je vais vous la narrer mon histoire. J'allais au collège. Un jour nous avions à traduire la page de Virgile que vous connaissez tous et qui commence par ces mots: *Arma virumque cano* (Je chante les hauts faits des héros). Dès l'entrée en classe nous pûmes constater qu'il y avait de l'électricité dans l'atmosphère. Le baromètre était à la baisse, une baisse inquiétante, pleine de menaces. En l'espèce, le baromètre c'était les lunettes de notre bon vieux professeur. Ah! ces lu-

nettes! Tout un poème! Quand d'une chique-naude, l'excellent homme les envoyait explorer les hautes régions de son frontal, c'était le beau fixe. Les ramenait-il devant ses yeux, le temps sûrement allait changer: dépression sur l'Atlantique! Les abaissait-il jusqu'au bout de son nez, c'était la porte ouverte aux éléments déchaînés: tempêtes, ouragans, cyclones et typhons.

Ce jour-là — *horresco referens* — les lunettes avaient dégringolé dans les troisième dessous:

— Ça va barder! chuchota mon voisin.

— Tu parles! répliquai-je en me pelotonnant derrière mon dictionnaire.

Les hostilités s'engagèrent aussitôt.

— Si je ne m'abuse, susurra l'ennemi, nous avons aujourd'hui du Virgile. Du Virgile, hem, hem... Virgile, vous ne l'ignorez pas, messieurs, était un grand général, un très grand général...

Puis, soudain, d'une voix de tonnerre:

— N'est-ce pas Laricot?

Sous le coup de cette virulente apostrophe, le pauvre Laricot, qui était en train d'organiser une course de limaces au fond de son pupitre, faillit tomber à la renverse.

— Certainement! Oui, m'sieu, balbutia l'infortuné, un grand général. Il avait une haute stature...

— Et une mèche sur le front?

— C'est cela, oui m'sieu, une mèche sur le front, une mèche qui... une mèche que... une mèche... qui en imposait à tout son entourage!

Nous nous attendions à un foudroiement général. Contre notre attente, le professeur se borna à tendre sa dextre dans la direction de la sortie.

Le condamné, estimant le moment peu propice à un recours en grâce, s'empressa de sortir du sanctuaire.

— Ah! ah! ah! rugit alors notre maître. C'est ainsi que l'on se gausse des poètes immortels. Nous allons voir! Orgelet?

— Pauvre vieux, me dis-je en me levant, quel bourgeon de sapin vas-tu prendre pour ton rhume?

— Orgelet, mon garçon, vous savez sans doute qui est Virgile?

Sûr de n'être point contredit, je répondis aussitôt:

— Virgile, m'sieu, est un poète immortel.

— Très bien. Maintenant passons à la traduction. *Arma virumque cano*. Qu'est-ce que cela veut dire?

Je n'en savais absolument rien. Il y eut un silence, un silence pareil à celui qui doit régner au fond des tombeaux. Le professeur reprit:

— Voyons, mon ami, ne vous troublez pas.

Vous n'ignorez pas qu'une proposition suppose généralement l'existence d'un ou de plusieurs verbes. Combien y en a-t-il dans celle qui nous occupe?

A tout hasard, je répondis:

— Il y en a deux.

— Savoir!

— *Arma* et puis *virum*.

— Tiens! tiens! Et le complément?

— *Cano*:

Je sentis une sueur froide inonder mon front. J'annonnai:

— *Arma*, j'arme, *virum*, je vire; *cano*, le canon. J'arme et je vire le canon.

Une chique-naude envoya les lunettes au Beau fixe.

— Orgelet, s'écria le professeur en éclatant de rire. Votre idiotisme dépasse toute mesure. Quand la bêtise atteint ce degré-là, c'est presque du génie. Aussi, je vais vous marquer 10. Mais faites-moi la grâce de déguerpir et de ne plus jamais reparaitre devant ma face. Allez, ailleurs qu'ici, armer et virez votre canon!

Au milieu des rires, Orgelet conclut:

— Et voilà pourquoi, n'ayant pu devenir philologue, je me suis fait artilleur!

M.-E. T.